

## Interview: Jean-Claude Margueron\*

*The French archaeologist Jean-Claude Margueron is one of the most prominent specialists on the material culture and architecture of the Ancient Near East. Having a very long accumulated experience in fieldwork, he directed multiple excavation projects, such as that of Mari, the Middle Euphrates city in Syria, from 1979 to 2004. In 2005, he was appointed the charge of Directeur d'Études émérite of the École Pratique des Hautes Études (IV). Now retired, J.-Cl. Margueron granted this interview in March of 2011, by occasion of a conference integrated in the Exhibition Torre de Babel – Historia y Mito, held at the Archaeological Museum of Murcia, Spain.*

**Question: Comment avez-vous commencé à travailler dans l'archéologie en Orient? Comment et quel a été votre premier contact avec l'archéologie du Proche-Orient?**

C'est un contact indirect. Enfant, je suis passé par toute une série de découvertes. Le premier livre que je me rappelle avoir lu a été un livre d'histoire, pas un livre avec des histoires, mais un livre d'histoire sur la France: c'était le début d'une passion qui ne m'a jamais quitté. J'ai adoré lire les biographies de certains personnages célèbres: je me rappelle – j'y ai justement pensé hier et c'était un des premiers – le Cid Campeador quand j'avais 8 ans, mais aussi Du Guesclin, rien que des grands personnages, parfois romancés comme Ivanhoé. Derrière les hommes, c'était une première découverte de l'histoire et la prise de conscience de l'événement historique.

Dans un deuxième temps, vers 10-12 ans, à l'occasion de divers séjours dans les Alpes, j'ai découvert la géographie physique et presque en même temps la géologie: c'était donc l'espace, dans ses

---

\* This interview was conducted by Francisco Caramelo and Juan Luis Montero Fenollós.

formes variées, qui entrainait dans mon univers. Je me souviens aussi des explorations faites à bicyclette vers l'âge de 12 ans avec un ami, dans les carrières de la région parisienne, à la recherche aussi bien de fossiles que de spécimens pétrographiques et, de nos récoltes, nous faisons des collections déjà raisonnées.

C'est à peu près dans le même temps que je me suis passionné pour un livre sur la géologie des Alpes, qui m'a fait découvrir que les formes de l'espace dans lequel nous vivons ont une histoire et se transforment avec le temps.

Ainsi, le milieu et l'histoire: ce sont les deux directions essentielles de mes intérêts de jeunesse, un balancement perpétuel entre l'espace et la chronologie, les deux fondements de l'histoire.

Et puis il y a eu le hasard qui a fait que j'ai rencontré, en 1947, sur les plages de l'Atlantique – j'avais alors 13 ans et demi – des jeunes qui étaient les enfants d'André Parrot. Cela a été alors le début de ma découverte progressive de l'archéologie comme un domaine d'action qui, sur le terrain, rejoignait l'histoire.

Evidemment, je n'ai pas immédiatement conceptualisé tout cela avant d'atteindre l'âge des choix. Mais je me rends compte que toute mon enfance a tourné autour de ces deux ou trois directions. Dans tout cela, la littérature m'intéressait peu. Je lisais autre chose que de l'histoire parce que j'étais dans un milieu cultivé, où on lisait et où on parlait. Mais ce qui m'attirait, c'était la réalité matérielle des choses, de leur forme et de la façon dont elles se font, dont elles se créent dans l'histoire.



**Question: Est-ce le destin? La réalité vous a conduit dans une certaine direction...**

Oui, à côté des tendances il y a eu le hasard, comme cette rencontre avec les fils et les filles d'André Parrot parce que, jouant sur les plages, nous sommes devenus des camarades; les années passant, les relations se sont poursuivies à Paris et, par ses enfants, j'ai appris à connaître le père et ses activités; je peux dire que, dans les trois ou quatre années qui ont suivi cette rencontre, en même temps que l'apprentissage de la liberté, j'ai concrétisé en moi le désir de faire de l'archéologie. Et je n'ai jamais pensé à le faire en France: ma rencontre avec Parrot, mes origines protestantes – nous étions des fidèles pratiquants, dans ma famille – se sont rejointes dans ma pensée en établissant un lien entre l'Orient et l'archéologie, l'Orient et l'histoire. C'est cela qui a fait que, un jour, j'ai été prêt à me lancer dans cette voie, mais j'hésitais.

J'hésitais: à 15 ou 16 ans, quand il s'est agi de décider d'un métier, je ne savais pas encore. À seize ans, je suis parti un été avec ma bicyclette en Hollande pour y étudier toutes les installations hydrologiques: un travail d'ingénieur avec un peu d'histoire, mais pas d'archéologie. Peu après, parce que j'avais presque décidé de faire des études historiques, j'ai repris la bicyclette et je suis parti tout l'été en Italie du Sud, dans ce pays pratiquement *terra incognita* pour y faire de l'histoire de l'art et de l'archéologie des monuments que j'ai cherché à replacer dans leur époque. C'était toujours ce balancement entre deux tendances, l'une matérialiste et pratique des choses, l'autre cherchant à interpréter et à comprendre sur un mode historique.

Peu avant ce voyage, j'avais revu Marion Parrot qui m'avait dit avoir accompagné son père en Syrie comme intendante de la Mission de Mari. Alors je l'ai taquinée en lui disant que c'était possible parce qu'elle était la fille de son père, mais que cela ne pouvait arriver aux autres et sur un ton moqueur et envieux: «Tu crois qu'il m'emmènerait, moi?...» Et voilà que peu après j'ai reçu un coup de téléphone de son père qui me demande: « Je veux vous voir. Pour la prochaine campagne: j'ai besoin d'un photographe. Est-ce que vous savez faire des photos? Si oui, est-ce que vous voulez venir comme photographe à Mari?» Je n'ai pas hésité une seconde et j'ai dit: «Oui, oui, bien sûr.» Je n'allais pas manquer une occasion pareille!

J'avais 19 ans. Je sortais de mon bac! L'histoire me tenaillait. Et voilà qu'on me proposait "d'entrer en archéologie": pouvais-je refuser! Et voilà comment, à l'automne 1954, j'ai pris pour la première fois la route de l'Orient. Cela a été ma chance.

**Question: Vous aviez donc décidé de vous engager dans l'histoire?...**

Bien entendu ma voie était celle de l'histoire, parce que cela faisait 15 ans que je m'y complaisais et que l'archéologie n'existait pratiquement pas dans le champ des formations universitaires en général et, encore

moins dans le domaine de l'Orient. Aussi, à ce moment-là, au retour de cette première mission à Mari, j'ai pris naturellement la voie d'un futur enseignant: une licence d'histoire et géographie à la Sorbonne. Ce n'est pas que je renonçais à l'archéologie juste après y avoir goûté, mais l'évidence s'est alors imposée que l'archéologie était l'une des démarches fondamentales vers la connaissance historique.

Au début, je pensais surtout faire une licence, puis m'arrêter pour travailler sur les chantiers. Je n'étais pas un foudre de guerre pour les études à ce moment-là. Mais, ma licence obtenue, je me suis aperçu que, si je ne faisais pas l'agrégation, la voie universitaire ne me serait pas offerte, que j'aurais de la peine à trouver une activité de terrain, un véritable travail d'archéologue.

L'histoire contemporaine, pour différentes raisons, m'attirait moins, mais j'y ai quand même trouvé du grain à engranger; j'étais absolument passionné par l'Antiquité et le Moyen-Âge, par la compréhension que les textes et les penseurs nous donnaient des mondes disparus: par exemple *La philosophie au Moyen Âge* d'E. Gilson a été l'occasion d'une découverte de l'universalité de la pensée ancienne. Si ce n'était pas la voie que j'allais emprunter, c'était néanmoins la certitude de la richesse de cette Antiquité capable de produire des penseurs d'une telle profondeur.

L'approche de la géographie physique, à l'Université, a confirmé la place que je lui avais accordée au cours de mon adolescence. Si la géographie économique m'intéressait moins, en revanche l'étude des cartes, l'analyse des reliefs, la compréhension des paysages, savoir pourquoi telle montagne s'est formée, comment les volcans agissent, l'action d'un tremblement de terre, le jeu des forces internes, les modes d'action de l'érosion... représentaient autant de découvertes des forces dans lesquelles l'homme évolue et qui jouent sur son histoire.

En outre, j'ai fait mon service militaire à l'époque de la guerre d'Algérie comme officier d'artillerie: l'approche topographique du terrain était particulièrement développée dans la formation et j'ai trouvé alors un champ d'application merveilleux à la géomorphologie apprise à la Sorbonne: le rôle des petites crêtes et des petits thalwegs

pour la survie des soldats prenait tout son sens et j'ai été ainsi confronté à la connaissance des micro-reliefs que je devais retrouver par la suite à la surfaces des tells.

Oui, le passage par la géographie m'a absolument passionné et si je ne me suis pas précipité sur l'Histoire de l'Art comme tant d'archéologues, c'est parce que la nécessité de comprendre les phénomènes liés à la terre, les processus d'accumulation, les modalités de transformation des dépôts humains ou naturels s'est imposée à moi comme un absolu. Peu d'archéologues se sont intéressés à la morphologie des tells et pourtant c'est l'intérêt que je lui accordé qui m'a permis de réaliser cette étude des villes où la topographie a joué un si grand rôle.

Mais vous allez me dire: «Tout cela est reconstruit par vous-même. Vous avez maintenant 76 ans. Vous avez donc longtemps pensé à tout ce que vous avez fait. Et là vous cherchez à vous justifier». Je cherche peut-être à me justifier mais, en même temps, je dois vraiment bien dire que je n'avance que ce qui m'a intéressé: l'histoire, les hommes dans l'histoire, le terrain, la morphologie, la terre... Qu'est-ce que c'est finalement que l'histoire, sinon l'homme dans le temps et sur la terre...

**Question: C'était un intérêt nouveau pour cette époque-là, une sensibilité différente par rapport à l'archéologie traditionnelle. Ce n'était pas la tendance, ce n'était pas la norme de l'archéologie...**

Non, ce n'était ni la norme, ni la tendance dominante, qui prétendait alors faire de l'archéologie sociale, particulièrement incertaine, voire inopérante. Ma position par rapport à l'Histoire doit être précisée. Avec un père philologue et historien, j'ai baigné dans un milieu où l'histoire était reine: j'étais parfaitement capable de m'intéresser et de suivre ce qu'il faisait. C'était une histoire à laquelle je pouvais adhérer, car c'est une excellente approche, même si elle est incomplète; ce n'était pas celle vers laquelle moi je désirais aller, car elle laissait un énorme

pan dans l'ombre: à la critique des documents écrits je voulais ajouter la connaissance, aussi critique, du milieu et des aptitudes techniques de l'homme intégré dans son univers. L'approche archéologique, elle aussi incomplète, était une autre façon d'aborder l'histoire: l'une complétait l'autre. C'était là le point important.

**Question: Quels sites avez-vous explorés et quels sont ceux dont vous avez dirigé la fouille ?**

J'ai tenté une fois ou l'autre de fouiller en France, sans succès, peut-être parce que l'archéologie nationale ne m'intéressait pas tellement et que l'Orient était mon objectif.

Ma première expérience fut la fouille d'un cimetière italique à Paestum, en Italie. Ce fut un massacre fait par des incompetents en archéologie (mes camarades et moi), sous les ordres d'un directeur qui cherchait seulement à récolter des vases pour meubler des musées.

Peu après, je suis parti à Mari où je fis une double rencontre. La première, celle de l'Orient et du désert. La seconde, celle de la fouille d'une ville: première expérience d'une richesse extrême qui devait marquer toute la suite de ma vie.

A cette époque, Mari était dans le désert et accessible uniquement par la piste: en plus de trois mois nous avons eu trois ou quatre visiteurs seulement! Les horizons infinis et toujours changeants, une vallée ample, mais sans activité, quelques tentes de semi-nomades, le poste frontière avec l'Irak et son petit bourg (Abou Kémal) à une douzaine de km en aval, la première agglomération à plus d'une centaine de km en amont sur le fleuve (Deir ez Zor), des nuits merveilleusement étoilées... on ne peut rien oublier d'une telle immersion!

Ce fut aussi ma première fouille véritable. Encore très modeste parce que j'avais tout à apprendre; mais, outre le travail photographique – prise de vue et développement –, André Parrot m'avait confié la fouille des tombes où j'ai fait mes premières armes: ce n'était pas encore pour moi le temps de l'apprentissage de la grande architecture, mais celui

des signes que l'homme laisse de son passage et de son voyage vers l'Au-delà. Si certains aspects de la fouille pratiquée à cette époque-là pouvaient prêter à critique, la diversité des recherches était telle et le monde à découvrir était si vaste pour moi, que malgré certaines imperfections, il y avait à apprendre à tout moment. Et puis, mes moments de liberté, je les passais à me promener dans les ruines de ce palais qui devait devenir par la suite l'un de mes premiers grands centres d'intérêt.

Après cette campagne de Mari en 1954, d'où je suis revenu en sachant que j'avais trouvé ma voie, mais aussi que j'avais tout à apprendre, une longue période de 11 années s'est écoulée, consacrées aux études jusqu'à l'agrégation, au service militaire et à mes premières années d'enseignement au lycée, sans la moindre fouille. Mais je crois pouvoir dire que j'ai alors acquis le bagage historique et géographique qui me permettait de faire de l'archéologie une discipline pleinement historique et non une simple annexe d'une ethnologie du passé.

Je peux dire que les deux premières fouilles de 1954 ont été des expériences, qu'elles ont été suivies par l'acquisition d'un savoir théorique et que ce n'est qu'à partir de 1965 que j'ai commencé à entrer véritablement dans le circuit archéologique actif. D'autant plus qu'à cette date, j'ai été nommé Pensionnaire de l'Institut d'Archéologie de Beyrouth où je devais rester jusqu'en 1969. Je me suis alors plongé dans le monde du Proche-Orient, je l'ai sillonné en tous sens, j'ai visité systématiquement les sites en restant parfois deux ou trois jours sur place avec les équipes en activité pour suivre leurs travaux. C'est ainsi que j'ai eu mon premier contact avec Ugarit à l'automne 1965. Et, dès lors, j'ai multiplié les chantiers.

J'ai retrouvé Mari en 1965 et 1966, mais André Parrot a préféré, à l'issue de cette campagne, changer la composition de son équipe, notre entente n'ayant plus été aussi étroite: peut-être ai-je été parfois maladroit. Mais nous n'étions pas fâchés, comme la suite devait le montrer.

J'ai participé alors à une campagne de fouille de trois mois à Suse, en Iran, site prestigieux, sous la direction du Père Stève et de Jean

Perrot. Le Père Stève était un homme remarquable qui m'a beaucoup appris parce qu'il avait une attitude toujours critique sur ce qu'il fallait faire, sur la signification des observations, parce qu'il n'appliquait pas, comme tant d'autres, des recettes toutes faites élaborées souvent loin du contexte archéologique: c'est le préconçu qui tue l'archéologie. Avec Stève, il fallait toujours réfléchir, toujours aller au-delà de l'apparence, toujours aborder les questions par une analyse systématique. Cette fouille de Suse a donc été pour moi extrêmement riche. La façon dont le Père Stève a été écarté de la direction à la fin de cette campagne m'a permis de constater que, dans cet univers professionnel, de belles qualités humaines jointes à de grandes qualités scientifiques ne faisaient pas bon poids devant une ambition dépourvue de tout scrupule.

Puis j'ai participé, en pleine période de mai 1968, sous la direction de Henri de Contenson, à la fouille d'un petit site néolithique au sud de Damas, Tell Ramad: une plongée dans l'univers pré-urbain.

C'est André Parrot qui m'a proposé de prendre la direction de Larsa à l'automne 1969 parce qu'il voulait consacrer ses efforts sur Mari. C'est donc à lui que je dois de m'être engagé dans la carrière d'un chef de mission, alors qu'il m'avait naguère écarté de Mari.

Quand j'ai pris en main Larsa, je ne me considérais pas alors comme formé. J'avais le sentiment profond que j'allais avoir à engager, à partir des expériences passées et nouvelles, une réflexion permanente sur les fondements de l'archéologie et sur les modalités d'action de l'archéologue. J'avais eu un regard critique sur les chantiers où j'étais passé, mais je ne savais pas encore définir la démarche analytique qui me permettrait de réaliser une véritable recherche scientifique; différencier les couches et identifier la brique crue parmi d'autres matériaux paraissaient souvent difficile.

Cependant un apport essentiel des années soixante est venu de ce que j'avais déposé un sujet de thèse sur l'architecture palatiale mésopotamienne. Jusqu'alors seuls les Allemands (W. Andrae, R. Koldewey, H. Lenzen, E. Heinrich) s'étaient intéressés à ce domaine qui paraissait presque "réservé"! Or les difficultés que je rencontrais avec cette discipline ont été un élément moteur des voies nouvelles que j'ai

cherché à explorer. Je n'étais pas ignorant de la nature de l'architecture, sujet qui m'intéressait depuis mon adolescence (toujours le goût pour la forme) au point que j'avais caressé un temps l'idée d'en faire mon métier, mais c'est bien la prise de conscience, par l'étude des palais, que l'architecture archéologique n'apparaissait que sous une forme toujours tronquée – jamais transcendée par les archéologues pour retrouver sa réalité ancienne – qui m'a permis d'engager une réflexion archéologique renouvelée, en théorie et sur le terrain.

Mais ce n'était pas un long fleuve tranquille. En outre un drame familial est venu rendre la suite de cette démarche très incertaine.

### **Question: Et Emar?**

Puis il y a eu l'aventure d'Emar, une très belle aventure qui m'a aidé à surmonter la perte de mon épouse. On m'a demandé d'aller fouiller un site – Meskéné – qui allait être enseveli dans le futur lac Al-Assad en cours de réalisation dans la partie nord du Moyen-Euphrate en Syrie. Les fouilleurs de la cité médiévale de Barbalissos avaient trouvé, à proximité de leur champ de fouille, une tablette cunéiforme.

On s'est alors souvenu que ce site sous le nom de Emar, était mentionné dans les textes de Mari (XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). On m'a alors envoyé, en décembre 1972, faire un sondage avec très peu de moyens: une petite équipe de 4 personnes, trois semaines de fouille, mais une superbe récolte d'objets, de tablettes, une belle architecture et le nom du site qui était bien Emar sont venus récompenser les premiers efforts faits dans des conditions parfois difficiles. Mais tout cela datait du 13<sup>e</sup> et non du 18<sup>e</sup> siècle. Il fallait résoudre ce problème, c'est pourquoi à mon retour j'ai dit à mes autorités du ministère des Affaires Étrangères: «Il faut absolument en urgence faire une fouille: c'est une fouille de sauvetage.» On m'a concédé une petite subvention pour une seule campagne que j'ai réalisée en juin-juillet 1973 avec de nouveau une récolte exceptionnelle et la certitude qu'aucun niveau du XVIII<sup>e</sup> siècle n'existait à l'emplacement de Meskéné.

La suite de l'opération c'est que tous les ans, jusqu'en 1976, je conduisais la "dernière" campagne: au total il y en eut 6, plus une à tell Faq'ous. Cela a été une superbe aventure.

Pourquoi, cette affaire a-t-elle été si enrichissante pour moi? C'est qu'il est rapidement devenu évident que l'hypothèse de départ était une idée préconçue et que j'ai eu beaucoup de mal à faire admettre qu'il ne fallait pas la conserver. On me disait: «Vous avez retrouvé le site d'Emar mentionné dans les textes de Mari et identifié par Georges Dossin, vous devez donc retrouver le niveau: cherchez, continuez à creuser, vous le trouverez.» L'idée préconçue et partiellement fausse était plus forte que mes observations de fouille. Et j'ai vu des fouilleurs s'installer après moi sur le site et interpréter les données en faussant leur signification pour affirmer que le niveau du XVIII<sup>e</sup> siècle était présent: un niveau en fait inventé de toutes pièces, fait de murs de fondation dans lequel il n'y avait que du matériel non *in situ* et en très petite quantité. C'est malheureusement significatif des erreurs possibles quand on fouille avec des idées toutes faites !

La même mésaventure s'est répétée une dizaine d'années plus tard lorsque l'on a récusé ma conclusion – pourtant établie après des sondages et des analyses topographiques et stratigraphiques – sur l'absence de village à l'origine de l'agglomération de Mari, en affirmant: " Il y a toujours un village à l'origine des villes. Cherchez, fouillez bien et vous le trouverez". En fait, encore une fois, au départ, une idée préconçue!

La lacune était réelle, mais on préférait envisager une incompétence pour rester fidèle à un schéma bien établi.

Emar a été aussi une expérience fantastique parce qu'il apparaissait bien que la ville retrouvée appartenait au XIII<sup>e</sup> siècle et qu'il s'agissait d'une ville nouvelle. Cela allait à l'encontre de tout ce que l'on disait sur les origines des cités et pourtant les Allemands trouvaient au même moment une ville nouvelle à Habuba Kabira. Ces découvertes réalisées entre 1970 et 1974 marquent un tournant capital dans la connaissance que nous pouvions avoir de l'urbanisme syro-mésopotamien.

### **Question: Et Larsa?**

Ma première direction de fouille – Larsa – a tourné court après deux campagnes (1969 et 1970) à cause d'un différend entre les Antiquités de Bagdad et le Musée du Louvre, qui ne me concernait en rien. J'ai été pris comme otage et j'ai dû arrêter de fouiller! Quand j'aurais pu recommencer, j'avais engagé la fouille d'Emar, puis celle d'Ugarit: je n'était donc plus disponible et c'est Jean-Louis Huot qui a repris la fouille de Larsa.

Sans parler de tout l'aspect exotique – la fouille dans le désert, à 80 km de toute agglomération, l'absence d'eau, la "guerre" avec des bédouins pour avoir l'eau du puits, etc... – cette expérience a été d'une grande richesse parce que c'était un grand site mésopotamien du Sud où je m'exerçais pour la première fois et où j'ai commencé à mesurer la difficulté d'engager une fouille urbaine. Expérience intéressante mais qui m'avait laissé un peu sur ma faim puisque j'ai dû abandonner le palais que j'étais en train de fouiller.

### **Question: Et Ugarit?**

Dans le même temps, un problème de succession s'était posé à Ugarit. Le service des Antiquités de Syrie et les responsables français s'étaient mis d'accord pour m'offrir la succession, à moi qui, non préparé à la côte méditerranéenne, ne la souhaitais en aucune façon. Pourtant j'ai été pratiquement contraint d'accepter et cette affaire m'a valu de solides inimitiés en France où certains estimaient que c'était une chasse gardée pour d'autres.

Peu importe; j'ai décidé de faire l'expérience d'une première campagne (1975) pour définir les caractères propres du site. La deuxième campagne (1976) m'a permis de préciser un programme envisageable à long terme. Il s'agissait de faire une large fouille dans les niveaux du Bronze Moyen qui étaient presque totalement inconnus puisque Claude Schaeffer s'était concentré sur le niveau supérieur,

daté du Bronze Récent. Le refus brutal du Service des Antiquités (je devais me concentrer sur la ville finale pour ramasser les tablettes) m'a conduit à démissionner, car je ne pouvais admettre que mon rôle d'archéologue était limité à la récolte des tablettes, en dépit de l'intérêt de ce type de document...

Ma deuxième campagne à Ugarit en 1976, a été celle de l'adieu à la direction de ce site. Mais l'un des responsables français, Ph. Guillemain au ministère des Affaires Étrangères, m'a chargé alors de la publication du palais, non réalisée par Claude Schaeffer.

Ainsi, ayant quitté Ugarit par la porte, j'y revenais, sans l'avoir de nouveau demandé, par la fenêtre et à partir de 1989, j'ai fait régulièrement des séjours à Ugarit pour étudier le palais et comprendre son insertion dans le milieu urbain... Ce fut une grande chance, car cette étude du palais (plus tardive), me permit de constater qu'il était parfois possible, grâce aux traces laissées sur des parois murales, de reconstituer toute l'histoire d'un palais dont les étapes n'avaient même pas été entrevues lors de la fouille, qui était passée allègrement au travers de tous les sols. Une stratigraphie horizontale reconquise par la verticalité des parois: beau sujet de réflexion!

A l'issue de cet intermède à Ugarit, j'ai souhaité conduire une recherche sur un promontoire situé à une douzaine de km en aval de Meskéné, tell Faq'ous, qui paraissait avoir joué un rôle dans le système défensif d'Emar.

Cependant l'affaire d'Ugarit avait laissé des rancœurs et je n'ai pu réaliser qu'une petite partie de mon objectif. J'ai vraiment cru alors que j'allais voir s'arrêter mon activité archéologique de terrain et, alors que j'envisageais une démarche pour chercher un site dans la plaine du Khabur, André Parrot et Philippe Guillemain se sont mis d'accord pour me confier en 1979 la direction de Mari, que j'ai assumée jusqu' à ma retraite en 2004.

Voilà tous les sites où j'ai été amené à travailler. Au fond, c'est une carrière assez droite, malgré une formation que j'estime insuffisante sur le terrain, mais qui a été compensée par une imprégnation historique

et géographique, par de multiples expériences non archéologiques (hydrologie, morphologie, architecture...). Et j'ai eu la chance aussi de trouver des appuis à des moments décisifs, de rencontrer de bons archéologues comme le Père Stève, des chercheurs et des savants de tout premier ordre comme Henri Seyrig ou Jean Deshayes.

**Question: Quelle est votre contribution à la connaissance historique et archéologique du Proche-Orient?**

Je pense avoir exploré un domaine, connu en soi – l'architecture –, selon une démarche qui n'avait pas été mise en œuvre avant moi en archéologie orientale et qui a mis en évidence des traits nouveaux. Je ne me suis pas satisfait d'étudier un monument de façon autonome dans sa nudité archéologique ou par ses seuls composantes technologiques ou encore par le biais de l'utilisation de l'espace: je l'ai approché sous tous ces aspects-là, mais aussi dans son intégration au milieu urbain.

Et, pour cela, j'ai commencé par définir exactement ce que la ruine archéologique permettait de connaître du monument, puis j'ai tenté de préciser tous les paramètres – archéologiques ou architecturaux – qui autorisaient une approche aussi précise que possible du volume originel, certes disparu, mais dont les caractéristiques essentielles (j'oserais dire "l'ADN") étaient forcément inscrites dans la base retrouvée par la fouille, donc dans les ruines conservées.

L'étude des palais de l'âge du Bronze m'a conduit progressivement vers la définition de différentes démarches à mettre en œuvre. Quand j'ai eu achevé ma thèse, soutenue en 1978, je n'avais pas pour autant obtenu une connaissance complète de l'architecture, ni même de ces palais. J'ai pris alors conscience que, pour justifier pleinement mes propositions, il fallait aller voir ce qui se passait en amont du Bronze Ancien (au Néolithique lors de la naissance de l'architecture et au Chalcolithique) et en aval à l'âge du Fer. Comment étaient les temples? Et les maisons? Il fallait que j'élargisse mes enquêtes tout autour de mon premier centre d'intérêt, non pour devenir un ultra-spécialiste de

l'architecture, mais pour voir comment le milieu humain se développait avec cette architecture dans les tells et comment se faisait l'évolution de la cité.

Ce qui a favorisé l'élargissement de l'enquête, c'est qu'à partir de 1983, j'ai eu la chance, outre ma charge de professeur à Strasbourg, d'enseigner à l'École Pratique des Hautes Études en délivrant des cours de recherche: chaque semaine, j'apportais un document nouveau à l'approche critique. J'ai pu ainsi analyser un pan très large de la documentation en confrontant point par point le texte de la publication avec les plans, les coupes et les photos, en mettant en évidence les contradictions, voire les erreurs. Cette démarche n'était absolument pas habituelle dans la discipline où l'on se contente d'ordinaire de répéter ce qu'a dit le fouilleur sans s'interroger sur la pertinence de son discours et sans analyse critique des documents. Et quand on récuse ses conclusions, c'est le plus souvent sans justification détaillée, sur des positions de principe sans rapport avec ses observations.

En outre, je passais mon temps à aller du terrain à la théorie, du texte au terrain, dans un mouvement perpétuel de va-et-vient: confrontation et enrichissement réciproque. Une relation étroite et directe entre le terrain et l'architecture s'est ainsi établie, qui a débouché sur la découverte progressive de la cohérence du bâti dans son milieu, ici la ville.

Au fur et à mesure que je défrichais la masse documentaire, des liens nouveaux apparaissaient entre tous ces édifices. Pouvait-on envisager alors de publier une nouvelle histoire de l'architecture du monde mésopotamien? Mais il fallait avant tout passer au crible de la critique l'ensemble de la documentation architecturale syro-mésopotamienne selon les mêmes critères, ce que je n'avais fait encore que partiellement. Pour cela j'ai cherché à mettre sur pied, au CNRS, une équipe de travail sur l'architecture mésopotamienne: celle-ci, dominée par le matériau "terre", paraissait aux responsables du CNRS sans intérêt par rapport aux architectures de pierre de l'Égypte et du monde classique. Je n'ai donc pas réussi. Et je suis resté seul à faire les analyses indispensables, une tâche qui excédait les possibilités d'un seul individu.

J'en ai gardé une certaine amertume parce que, manifestement, je n'ai réussi à faire comprendre ni la nouveauté, ni la haute technicité de cette architecture, ni ce qu'elle exprimait de la civilisation dont elle était l'émanation. Je n'ai pas donc pas trouvé le soutien qu'il fallait pour engager ce centre de recherches. Ce n'est pas à l'honneur des autorités scientifiques du CNRS. Mais l'avenir devait me confirmer que la raison n'est pas le moteur de nos responsables, ni scientifiques, ni administratifs.

Toutes mes recherches, toutes mes analyses architecturales et mes restitutions étaient soutenues par le terrain. C'est ainsi que s'est imposé progressivement le rôle fondamental joué par les fondations (pourtant largement négligées par les collègues): les cités n'existent et ne perdurent que par leurs fondations (l'infrastructure compartimentée) comme le montre l'enquête que je viens de réaliser sur une soixantaine de villes.

J'ai pris aussi conscience que l'architecture, quel qu'ait été mon angle d'attaque, me ramenait toujours à l'extraordinaire importance de l'homme comme créateur de son milieu, qu'il ne construisait pas des maisons n'importe comment, qu'on ne jetait pas les déchets par la porte, qu'on ne se contentait pas de dire: « La maison est détruite, je vais la reconstruire au-dessus...». J'ai pris conscience que l'univers construit, habité, de la Mésopotamie était le résultat d'une pensée d'une cohérence totale sur le milieu dans lequel les habitants vivaient et sur la façon dont ils réagissaient à ce milieu, d'une compréhension étonnante du système hydrologique qu'il fallait maîtriser si on voulait éviter la disparition de la cité lors des pluies diluviennes ou par les inondations. Tout l'ensemble de la ville est dominé par l'hydrologie: la morphologie générale, les quartiers, les enceintes, les portes de la cité, le réseau des rues, les pas de porte des maisons, la pente des rues, les réseaux de récupération des eaux de pluie, tout cela est le fruit d'une réflexion préalable à la construction, d'une surveillance et d'un contrôle pendant la vie de la cité. Aucun développement anarchique, mais, au contraire une véritable planification et pour cela un pouvoir nécessairement fort: Karl Wittfogel (*Le despotisme oriental*) n'avait peut-être pas autant tort que certains l'ont avancé depuis.

Le monde de la Mésopotamie est un monde qui n'est pas le fruit du hasard. C'est un monde voulu, construit, pensé; les premières villes ne sont pas une dérive de villages dégoûtants, anarchiques et non structurés. La ville n'est pas le produit d'un système économique hydro-agricole comme l'exposent certaines théories. Dès le début, la ville est une création volontaire liée à l'essor des échanges, nécessité par la recherche de matières premières à l'aide de la navigation fluviale. La ville est intrinsèquement liée à l'aménagement d'un réseau de canaux dans le Sud et le centre de la Mésopotamie, comme le montrent Larsa, une ville sans fleuve qui ne vit que par les canaux, ou Nippur, Isin, Mashkan Shapir...

Le Nord est différent. Mari forme une limite qui tient encore de la Mésopotamie centrale, mais appartient déjà à la moitié septentrionale où des canaux en nombre plus limité y jouent un rôle différent. Ces derniers sont énormes et c'est ce que j'ai découvert en commençant les fouilles à Mari, résultat que certains continuent de contester. Mais Mari joue un rôle d'une autre nature, parce qu'elle représente le pôle majeur, la capitale, de la Mésopotamie septentrionale.

C'est quand même l'architecture qui m'a amené vers tout cela, car elle a conduit vers le sens et la valeur qui émanent de cette civilisation syro-mésopotamienne, et je dis bien syro-mésopotamienne, parce que le Levant, l'Anatolie, l'Iran représentent des univers différents; mais il ne faut pas séparer la Syrie de la Mésopotamie. Ça, c'est la civilisation du pays des deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre. C'est le même univers avec des variantes régionales: ainsi l'hydrologie du nord, celles du centre et du sud ne sont pas identiques, mais il y a une unité géographique, tendue par le fil des fleuves, tellement forte qu'elle saute aux yeux quand on regarde une carte. Eh bien, cette unité, dans un contexte d'architecture fondée sur l'argile, a donné naissance à une civilisation urbaine qui est totalement cohérente et qui est pensée dans sa globalité.

**Question: Pensez-vous que les tendances de l'archéologie actuelle, c'est l'archéométrie et la simple description,**

**dépourvues d'une réflexion critique? Quelles sont les interrogations qui ont défini votre travail?**

Tout d'abord ce qui me surprend, c'est la faible tendance des spécialistes actuels à s'interroger sur les traits fondamentaux de cette civilisation, à poser des questions devant certains résultats des fouilles, à ne pas s'étonner de certaines lacunes, à ne pas s'interroger sur les laps de temps des phénomènes observés, comme la très faible durée des empires centrés sur la Babylonie centrale, à ne pas fonder une réflexion sur les forces régionales, à définir les oppositions entre ces "empires" et les royaumes, à expliquer les dimensions très différentes des villes de Syrie et de Mésopotamie. Ainsi comment comprendre l'absence de villages à l'époque urbaine, alors que l'ensemble de la population doit vivre des produits de la terre? Pourquoi la ziggurat n'apparaît-elle qu'à la fin du III<sup>e</sup> millénaire et ne devient-elle caractéristique que de la Mésopotamie centrale, méridionale et assyrienne, sans pénétrer en Syrie, pas même à Mari, en dépit d'une récente annonce? Qu'est-ce qui a pu conduire à l'apparition de plans de temples différents selon les régions? Quand on parle "temples", on ne traite que de morphologie architecturale, alors que la forme n'est pas forcément significative de la fonction. Y a-t-il une seule sacralité par rapport au profane, ou bien des degrés peuvent-ils être définis? Que de questions envoûtantes au regard des sempiternelles et inutiles études des tessons de fouille! Et il y en a tellement d'autres!

En second lieu, je suis très inquiet de l'utilisation que font certains de l'archéométrie. Je suis tout à fait d'accord pour introduire les données scientifiques, analytiques, mesurables parce qu'il n'y a de science que du mesurable. L'archéométrie oui, mais à condition que l'archéologue ait lui-même une certaine compétence dans la science sollicitée pour établir la cohérence des résultats avec l'archéologie.

Quand, à partir de quelques lames minces réalisées sur des prélèvements de la plaine du Khabur, l'archéomètre annonce qu'à la fin du III<sup>e</sup> millénaire, une sécheresse drastique a entraîné famine et désertification des campagnes, provoquant une surpopulation dans

les villes, sans que la moindre confirmation ait été recherchée dans le domaine archéologique, je ne peux que récuser l'adoption de cette information par nombre de collègues. Par un fait exprès, peu après, on a annoncé qu'au même moment les sédiments lacustres attestaient cette sécheresse. Mais ces annonces sont en désaccord total avec l'observation archéologique, car, à proximité du Khabur, Mari donne au même moment une image exactement inverse avec une pratique renforcée de la protection contre l'eau de pluie et l'humidité et une absence totale de signes d'une surpopulation soudaine. Exemple remarquable du danger qu'il y a à appliquer une information archéométrique à un état archéologique porteur d'une signification différente. Je reviendrai sur cette question ailleurs, mais il est clair qu'on ne peut faire usage de l'archéométrie sans discernement et laisser croire qu'elle seule permet de pratiquer une archéologie scientifique.

Deuxième exemple: déduire, à la suite de mesures faites avec un appareil à évaluer la résistance à la pression et aux charges (architecturales), que les bâtiments des tells mésopotamiens ne pouvaient avoir un étage en raison d'un sous-sol trop peu résistant, c'est donner sans nuance la primauté à l'information archéométrique; or, l'analyse architecturale des maisons montre, de façon certaine, qu'il y avait un étage. Il fallait donc ne pas s'appuyer sur la donnée archéométrique, avancée sans nuance, pour récuser l'analyse architecturale, mais rechercher la solution que les anciens auraient pu mettre en œuvre comme ils l'ont effectivement fait par le procédé de l'infrastructure compartimentée.

Troisième exemple. Un programme international de recherche en cours vise à unifier toutes les informations stratigraphiques pour une certaine période pour dater des ensembles de façon totalement harmonieuse. On m'a demandé de fournir toutes les mesures  $C^{14}$  recueillies à Mari pour les intégrer dans une étude d'ensemble qui devait donner la vérité... je me suis enquis de l'approche critique qui était mise en œuvre dans cette opération. On m'a répondu que les spécimens étaient étudiés en fonction de leur position dans la stratigraphie. Mais a-t-on pris en considération qu'une importante

partie des spécimens n'étaient peut-être pas en bonne position dans une stratigraphie théoriquement parfaite, qu'elle pouvait venir de terres déplacées avec les échantillons, que ces terres occupent parfois plus de 80% de la masse d'un tell, que les infrastructures compartimentées sont remplies de terres le plus souvent d'origine inconnue...? Croit-on vraiment que cette approche – théoriquement sûre parce que faisant appel aux sciences exactes – donnera des résultats fiables alors que le milieu de la position stratigraphique est totalement aléatoire?

L'archéométrie: oui, mais à bon escient, avec l'esprit critique nécessaire et en commençant par comprendre réellement la nature et les modalités des dépôts humains menant à la formation d'un tell; elle pourra, alors, apporter ses données à une archéologie abordée elle-même de façon réellement scientifique.

De toute façon il faudrait, avant de faire intervenir certaines analyses archéométriques, commencer par assurer les fondements méthodologiques de la pratique archéologique. Or, nous sommes loin d'avancer en terrain sûr; deux exemples suffiront à mesurer le chemin à parcourir: l'importance accordée à la signification d'un tesson de vase, et le nombre des strates en stratigraphie urbaine.

Les tessons de céramique passent pour les marqueurs les plus sûrs de la chronologie. Sous prétexte que l'on peut suivre l'évolution des formes céramiques, que certaines d'entre elles sont représentatives de séries bien datées, la pratique archéologique habituelle a conclu que trouver un tesson caractéristique d'une série bien définie permettait de dater à coup sûr le niveau auquel il appartient. Et c'est ainsi que le système de la datation des strates archéologiques s'est mis en place. On avait simplement oublié:

- qu'un tesson ce n'est pas un vase, que le premier est infiniment plus meuble que le second: certes, trouver un vase sur un sol est sans doute significatif de l'appartenance de ce sol à l'époque du vase et que l'assimilation peut paraître licite,
- mais, compte tenu de sa mobilité, un tesson isolé sur un sol n'a aucune signification et il est indispensable de se demander où

- sont les autres fragments du vase auquel il a un jour appartenu si l'on veut dater le sol ou la couche;
- que près de 80% des tells (ou plus) sont constitués de terres déplacées, souvent plusieurs fois remuées et remplies de tessons d'origines diverses dont la signification chronologique ne peut être démontrée;
  - qu'en réalité un tesson isolé est un tesson déplacé dans le temps et dans l'espace et l'on ne sait jamais de combien, ni dans le temps, ni dans l'espace. Dans ces conditions, comment ose-t-on dater un niveau avec un ou même quelques tessons sans liens les uns avec les autres?

Une conclusion essentielle est que la plupart des études de céramique sont à reprendre sur de nouvelles bases et, dans l'état présent, il faudrait arrêter de dater les couches par une céramique dont les caractéristiques chronologiques ne sont pas assurées. Je ne crois pas m'être fait comprendre sur cette question et pourtant il y a une trentaine d'années, j'ai écrit sur ce sujet deux articles qui sont restés complètement ignorés.

Le deuxième exemple touche à un aspect tout aussi essentiel du raisonnement archéologique puisqu'il est fondé sur la stratigraphie.

Parce qu'on confond de simples surfaces horizontales avec des sols d'usage, parce qu'on n'a pas encore réellement compris que l'architecture repose sur des fondations et souvent sur une infrastructure compartimentée dont les modalités de fabrication peuvent varier assez considérablement, à la faveur de la moindre discontinuité dans un mur on a multiplié les couches stratigraphiques comportant des sols et des niveaux d'usage imaginés. Ainsi méconnaissance des exigences de l'architecture de terre et des processus de formation des tells ont conduit littéralement à inventer des couches et des phases qui n'ont jamais existé. Je ne donnerai ici qu'un seul exemple. L'équipe américaine de Chicago a défini dans la stratigraphie du petit quartier qui s'étend entre le Temple Ovale et le Temple de Sin à Khafadjé une séquence de 12 niveaux auxquels ont été associées des rues et,

chaque fois, de 2 à 6 ou 7 maisons : au total près de 50 maisons ont été minutieusement dessinées, décrites et commentées. En réalité, compte tenu de la pratique de l'infrastructure compartimentée et de l'usage du nivellement, il y a en tout et pour tout 2 niveaux urbains complets avec 6 maisons seulement. Ai-je besoin de signaler qu'en tout état de cause, et sans même prendre en considération toutes les réserves que je viens d'énoncer sur l'usage des tessons dans la chronologie, ranger la céramique retrouvée en 12 ou 2 niveaux ne peut donner le même résultat!

Alors, pour en revenir à votre question: oui à l'archéométrie, mais à une archéométrie intelligente, réellement adaptée à la nature de l'enquête archéologique spécifique du Proche et du Moyen Orient. Quand on aura compris cela, alors on posera avec les scientifiques des questions susceptibles de mieux faire comprendre la civilisation qui s'est développée dans le Pays des Deux Fleuves. Mais pour cela une formation réellement scientifique devrait être dispensée aux futurs archéologues.

**Question: À votre avis, quel est l'avenir de l'archéologie au Proche-Orient?**

Voulez-vous dire un avenir sombre ou lumineux? Le problème se pose réellement, même si les archéologues en sont peu conscients compte tenu de la densité des tells dans certaines régions. Je ne veux pas parler des incertitudes liées au contexte politique, qui peut évoluer très vite en mettant un terme à la recherche sur le terrain pour de longues années, voire pour toujours. Je vais me placer seulement sur le plan de la valeur heuristique de la discipline et de son rapport réel à l'histoire.

Je le dis tout net au risque de me faire vilipender, moquer ou simplement rejeter et à terme ignorer: si on continue à penser et à enseigner que l'archéologie, c'est creuser pour trouver quelque chose et, de préférence, de beaux objets (statues, dépôts de fondation, bijoux... ainsi que des tablettes évidemment! toutes trouvailles qui confèrent la

gloire à l'inventeur!), que les méthodes de la fouille sont au point depuis Wheeler dans la mesure où il a finalisé le concept stratigraphique (je ne connais pas de fouilleur qui ne se proclame pas stratigraphe), on aura abouti à créer un monstre sur un passé qui n'a jamais existé. C'est en appliquant ces principes que l'on a réussi à construire une histoire de l'Orient irréaliste, même pas virtuelle ou possible. Deux niveaux urbains à Khafadjé au lieu des douze établis par les fouilleurs! Est-ce que l'on pense à ce que cela implique pour l'histoire de la ville, reflet en fait de l'histoire tout court, sur la documentation qui risquerait de fonder une irréaliste histoire de l'architecture? A la suite d'une mauvaise direction donnée aux recherches stratigraphiques nous avons, à ce jour, construit (et nous sommes toujours en train de construire) une fausse histoire archéologique du monde syro-mésopotamien (et sans doute bien au-delà) avec des données qui n'ont rien à voir avec le réel. Car, ne nous y trompons pas: il n'y a pas que Khafadjé dont il faut réinterpréter la stratigraphie proposée...

Alors, il faut reprendre et réinterpréter systématiquement la documentation passée; il faut aussi adapter les futures recherches aux nouvelles méthodes d'analyse. Peut-être tout ne sera-t-il pas bouleversé; certaines lignes subsisteront; mais il est certain que le schéma final ne sera pas conforme à l'actuel. Sur les sites qui n'ont pas été trop dévastés, il sera possible de faire des sondages destinés à rectifier ce qui a été dit; à l'occasion de ces nouvelles recherches, il faudra revoir les anciennes publications et établir les jonctions. Mais il ne faut pas espérer tout réadapter: Tello me paraît un cas bien difficile et je ne suis pas certain que le palais de Babylone soit «récupérable» à la suite d'une fouille destructrice (que l'on peut excuser étant donné l'époque) mais aussi des dégâts réalisés par Saddam Hussein et maintenant par une action de l'Unesco dont je ne vois pas le bien-fondé scientifique.

Un avenir lumineux: oui si le tournant est pris vite et avec énergie, si personne ne s'engage dans la fouille sans le nouveau «viatique». Mais où trouvera-t-on une autorité capable d'imposer ce «deal»? Aussi, je suis très pessimiste sur l'archéologie. Et pourtant je voudrais retrouver mon enthousiasme juvénile quand André Leroi-Gourhan, Henri

Seyrig, Daniel Schlumberger, Jean-Claude Gardin, Jean Deshayes, Philippe Bruneau indiquaient des voies qui n'ont pas été suivies. Mais les certitudes de certains collègues dans l'erreur sont terriblement ancrées et leur trop fréquente incapacité à prendre en considération les analyses et découvertes des autres est ahurissante.

Je reste inquiet quand je vois que les conclusions de mes recherches sur les palais (par exemple) ne sont pas prises en considération par les collègues qui écrivent sur l'un ou l'autre des palais que j'ai étudiés, qu'ils ne citent même pas mon étude où je corrige nombre d'erreurs et rectifie les perspectives. Certes, j'ai pu me tromper, mais alors il faut le démontrer et l'expliquer clairement, ce qui n'a jamais été fait.

Je reste inquiet quand je vois que ce n'est pas réellement la perspective de faire avancer notre connaissance du passé, mais le souci, souvent non fondé, de se placer comme un novateur qui justifie les prises de position souvent avancées avec fracas.

Je suis toujours inquiet quand je constate, dans nos disciplines historiques, une absence complète d'esprit critique, absence qui ne permet plus de se placer dans une perspective historique et l'on vire vers une sorte d'ethno-sociologie dépourvue de toute base méthodologique scientifique. Et l'on croit avancer à l'aide d'hypothèses qui servent de base pour de nouvelles hypothèses aussi peu fondées, qui, elles-mêmes, redonnent de nouvelles hypothèses... Cycle sans fin! D'où vient cette destruction de l'esprit historique? Une étude se termine par des conclusions, non par des hypothèses. Sinon, à quoi bon?

**Question: Quels ont été les moments les plus heureux et les plus difficiles dans votre carrière, dans le domaine de l'archéologie du Proche-Orient?**

C'est difficile de répondre: en fait, ma vie professionnelle et ma vie familiale n'ont fait qu'un tout. Il y a eu des moments très difficiles, par exemple, quand j'ai perdu ma femme Dominique, cela a été très dur.

Rien, même pas Emar ou Mari, ne pouvait compenser. C'est redevenu beaucoup plus lumineux à partir de 1987.

Il reste que, professionnellement, Emar et Mari m'ont apporté des joies profondes, chaque fois que, sortant d'une explication traditionnelle, mais insuffisante, s'ouvrait un nouveau champ de réflexion.

Un moment difficile: 2004 et la retraite.

**Question: Qu'a signifié Mari pour vous, à un niveau personnel et professionnel?**

Cette fois je vais vous faire rire. Vous savez quand je suis né? Le 25 octobre 1934. Le 25 octobre: vous remontez neuf mois avant. Ça vous amène où ?

**A la découverte de Mari?**

Non, c'est la découverte de la statuette de Lamgi-Mari, maintenant appelé Ishqi-Mari. À deux, trois ou quatre jours près cela correspond exactement. C'est quand même étonnant que la statuette de Mari réapparaisse et que mes parents se rencontrent le même jour, sans doute, et me donnent naissance 9 mois plus tard. Et 20 ans après, très exactement, je suis, moi, sur le site. Remarquable, non ?

**Prédestiné?**

Je n'ai pas le sens de la prédestination, malgré mon appartenance au protestantisme. Ce n'est pas dans mes concepts mais j'ai trouvé la coïncidence notable. Qui pouvait penser que mes parents se sont aimés le jour où Parrot avait fait cette trouvaille "royale" et que moi j'allais travailler sur le site pendant 50 ans? Parce que, en fait, ma vie, c'est Mari. J'ai fait quantité d'autres choses: Emar, Larsa, Ugarit, mais sans le vouloir ma vie, c'est Mari. J'en ai pris pleinement conscience

à un certain moment: premier contact avec la ville de Mari à 19 ans en septembre 1954. Dernière fouille, fin octobre 2004 à Mari. Et dans ce demi-siècle où la capitale du Moyen Euphrate a été toujours présente en moi et dans mes recherches, 25 années de fouilles lui ont été entièrement consacrées.

Mais il ne faut pas tout limiter à ce site car j'ai conduit quelque 33 campagnes en tout sans compter les huit campagnes de recherche sur le palais d'Ugarit. Au total une quarantaine d'opérations dont j'ai été le maître: je suis certainement l'archéologue de la génération qui a le plus fouillé, celui dont l'expérience de terrain est la plus longue et la plus diversifiée.

Si j'ai eu une vision de l'archéologie très différente de celle de certains collègues, c'est parce que j'ai fouillé des sites variés dans tout le domaine syro-mésopotamien. Je ne suis pas allé dans un autre monde; je suis resté dans le monde des Deux Fleuves, le saisissant dans son unité et sa diversité dans toute sa longueur, de l'extrême Nord-Ouest (Ugarit et son débouché sur la Méditerranée) jusqu'à l'extrême Sud-Est (Larsa et l'ouverture sur l'Iran et le Golfe arabo-persique) et dans l'intervalle, Emar, Faq'ous, Mari. Je pense que cela a joué beaucoup.

**Question: Que diriez-vous à un étudiant qui veut se spécialiser dans l'archéologie du Proche-Orient?**

Je vais, pour vous répondre, me référer à ma propre expérience (études d'histoire et géographie, voyages de formation en hydrologie et en architecture monumentale, atelier d'architecture).

Je lui dirais d'abord qu'il faut avoir la vocation: ce n'est pas un métier, c'est nécessairement une passion. Qu'il faut être ouvert sur le monde, savoir le regarder, et non pas seulement dans les livres.

Je lui dirais qu'il faut faire les études les meilleures qui soient. Mais s'il me demande où, j'aurais sans doute beaucoup de peine à le conseiller, car je ne connais guère de centres d'excellence en archéologie orientale à l'heure actuelle. De toute façon il faut viser haut, le plus

haut possible et savoir que ce n'est pas la licence ou la thèse qui fera de vous un bon archéologue.

Je lui dirais qu'il faut compléter dans toutes les directions sa formation universitaire: il faut avoir une formation historique à partir des textes; l'apprentissage d'une analyse de vase ou d'image ne suffit pas pour faire de l'architecture; le tell s'apprend à la fois avec de la morphologie, de la topographie, de la géologie, des travaux publics; la connaissance des lois de l'érosion est indispensable pour comprendre l'évolution d'un site et, sans l'hydrologie, le site dans son environnement est mal perçu.

Je lui dirais qu'il ne s'agit pas de devenir un ultra-spécialiste dans tous ces domaines, mais qu'il faut les posséder suffisamment pour saisir les interactions multiples qui conduisent à la vie, à l'évolution d'un site. Il faut que l'archéologue soit capable sur tel ou tel point de faire intervenir un véritable spécialiste qui ne verra pas le reste de l'écheveau, mais lui laissera le soin de mesurer l'implication de son diagnostic sur l'ensemble du champ étudié.

Je lui dirais: vous voulez étudier la céramique, alors passez plusieurs mois chez un ou plusieurs céramistes. C'est plutôt dans l'architecture que vous comptez vous spécialiser ? Alors le mieux est de faire une formation dans une école ou dans un atelier où plusieurs architectes travaillent et échangent (c'est là que j'ai le plus appris, tous les matins pendant 4 années...). Je lui dirais: si on veut travailler sur un matériel précis, il faut aller au-devant de la pratique, à la fois faire et réfléchir; ne vous contentez pas de la teinture d'apprentissage, sûrement insignifiant, que l'on vous donne à l'Université.

Faut-il multiplier ces exemples? Je pense que le sens en est facile à comprendre: l'archéologie, c'est une approche, un état d'esprit qui implique une réelle formation pluridisciplinaire dont on ne doit pas hésiter à approfondir certains aspects tout au long de sa vie. Il n'y a pas plus mauvaise démarche quand on se lance dans l'archéologie de terrain que de penser que, à elle seule, la thèse est une preuve de savoir-faire.

**Question: Pour finir, quels sont vos projets actuels?**

La devise de la famille de Guillaume d'Orange: «Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer», je l'ai faite mienne: un certain âge est là, mais il ne faut pas lâcher. Cela ne veut pas dire qu'on réussit tout, ni qu'on a réussi. Mais il faut persévérer... Sinon quoi? La tête sur l'oreiller, et tout arrêter, en attendant que la mort vienne? Elle viendra bien un jour! Donc si je continue, c'est bien pour cela.

Pour certains, c'est parce que je ne sais rien faire d'autre: je devrais plutôt profiter du temps de la retraite, voyager, me consacrer plus aux miens... cela pourrait être une voie. Mais j'ai le sentiment que je ne suis pas arrivé au bout de ce que j'ai à dire de nouveau à l'issue de mon expérience scientifique. Ce ne sont pas des projets nouveaux – d'ailleurs ils seraient presque impossibles à réaliser dans notre système administratif dirigiste, et trop souvent sans intelligence – mais le souci de faire aboutir ce qui est inachevé de ma vie professionnelle, arriver à donner le plus possible, tout ce que j'ai encore à faire. Outre ma thèse (les palais) et trois ouvrages de synthèse (Les Mésopotamiens, Le Proche-Orient et Mari) j'ai beaucoup écrit d'articles (200 de fond non répétitifs, plus une centaine de vulgarisation), ce sont des études écrites au coup par coup, sans lien réel de l'une à l'autre; j'ai suivi ma pensée, une pensée qui au fur et à mesure des découvertes s'est structurée, mais dont il me faut maintenant montrer la cohérence d'ensemble et la façon dont elle modifie l'image traditionnellement donnée de la civilisation syro-mésopotamienne.

Outre les rapports de fouille (Emar – avec Béatrice Muller –, le palais d'Ugarit...) plusieurs ouvrages de synthèse sont en chantier: l'une sur l'urbanisme de Mari qui permettra de mettre en valeur les enseignements de la Grande Coupe réalisée à Mari comme principe nouveau d'analyse stratigraphique, une autre sur le palais de Mari réintégrant le matériel (avec Béatrice Muller), une autre encore sur l'architecture syro-mésopotamienne. Est maintenant prête pour l'édition une étude sur la naissance du premier urbanisme, qui devrait paraître en 2012.



Pour tout cela il me faut de l'aide: mais les anciens collaborateurs des missions ne sont pas toujours présents pour réaliser les synthèses promises, rarement engagées: c'est dommage! Car il faut comprendre qu'on ne peut se contenter de mettre bout à bout des articles qui ne sont généralement pas lus: il faut refondre l'ensemble des études partielles pour faire une nouvelle synthèse.